

"Je suis grosse de mon père".

Transmission intergénérationnelle d'un désespoir.

20^e colloque de l'APPQ, mai 2005

**«Il y a toujours de la transmission trans-générationnelle
parce qu'il y a toujours de l'autre en soi»**

Jean-José Baranes

En 1912 déjà, dans Totem et Tabou Freud¹ avait eu l'intuition de l'importance de la transmission intergénérationnelle, il écrivait :

«Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas à une autre, ne se continuaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui exclurait tout progrès et tout développement. »(p.181)

Puis :

«[...] dans quelle mesure convient-il de tenir compte de la continuité psychique dans la vie des générations successives? De quels moyens une génération se sert-elle pour transmettre ses états psychiques à la génération suivante? Ces deux questions n'ont pas encore reçu une solution satisfaisante, et la transmission directe par la tradition, à laquelle on est tenté de penser tout d'abord, est loin de remplir les conditions voulues.»(p.181)

Dans L'homme Moïse², il reprend l'idée d'un héritage archaïque. Il écrit « Le passé agit dans l'ombre », l'ombre de l'Inconscient, des refoulements, de l'en deçà du langage. Obscurité

¹ Totem et Tabou, S.Freud, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1970

antérieure à la parole de l'Inconscient, du refoulement originaire, du ça et de ses contenus et qui ne peut être tout à fait disséquée par la parole.

Dans l'ombre et l'obscurité aussi, des drames familiaux, situés à une ou à plusieurs générations en amont sont agissants et peuvent instiller silencieusement angoisse, mal-être et mal de vivre aux générations en aval. Ce n'est parfois qu'au détour d'une échappée de l'Inconscient, dans le cadre de la cure ou de la thérapie, que l'effet délétère des secrets, des non-dits et peut-être aussi des “trop dits” ou des “mal dits” (qui sonnent comme “maladies”) prend corps.

C'est probablement aussi ce que nous transmet, à sa façon et en passant par une métaphore corporelle, le prophète Jérémie dans cette phrase laconique de la Bible “Les pères ont mangé des raisins verts mais ce sont les dents des fils qui sont agacées” (Jérémie 31, 29)

Transmettre est l'action qui fonde la vie, la perpétue. Basée sur la reproduction et la répétition, la transmission est cependant aussi une transformation et une création, Par exemple, à l'instar de l'objet «trouvé-crée» de Winnicott, l'identité culturelle peut être envisagée comme un objet «transmis-crée» ou encore « transmis - construit » à partir, à la fois des matériaux, fantasmatiques, réels, transitionnels transmis par les générations en amont et transformés, symbolisés par les générations en aval. Le «récepteur» du legs transmis n'avale pas tout rond ce qui lui est légué. Il le trie, en rejette des parties, en refoule d'autres, s'en approprie d'autres encore, donc transforme tout à fait activement.

Transmission par legs de biens matériels mais transmissions aussi de traditions, de valeurs de croyances et d'idéaux formant le terreau de la culture familiale. Cependant, on peut aussi transmettre de la “non - vie”, de la destruction, des secrets, des hontes, des interdictions. C'est dans le langage non verbal du corps, les mimiques, les hésitations, les silences, les gênes, les

² S. Freud, L'homme-Moïse. Et la religion monothéiste – Trois essais, Galimard, 1986

évitements de certains mots que se transmettent et se fixent chez l'enfant les interdits de penser, de comprendre, de savoir, et même d'imaginer,

C'est ce que René Kaës³écrit

«L'enfant n'est pas seulement l'héritier et le serviteur des pulsions narcissiques et libidinales qui traversent et soutiennent la succession des générations, il est aussi l'héritier et le serviteur du psychisme non lié, effondré sur lui-même et destructeur qu'il reçoit de ses parents et de leurs rapports à leurs propres parents.»

Un roman pudique intitulé « Un secret»⁴ écrit par un psychanalyste, Philippe Gimbert, me permettra de vous proposer une première illustration d'une transmission de désespoir.

Dans ce livre, l'auteur explore son enfance et les lourds barbelés de l'enclos de silence entourant les secrets de sa famille. Il évoque les cicatrices que portent son nom : deux lettres changées officiellement – un m pour un n, un t pour un g – transformant l'assonance juive de Grinberg en Grimbert, vieux nom français qu'on retrouve au Moyen Âge dans le *Roman de Renard*.

Ce n'est qu'à 15 ans que le jeune Philippe apprendra la vérité sur ses origines familiales juives et sur l'histoire trouble de l'idylle de ses parents, bien différente de celle qu'il s'était imaginée. Il découvrira que son père avait eu avec sa première épouse, un premier garçon. Les deux furent gazés dans les camps de concentration. Un demi-frère dont il ignorait consciemment l'existence, mais qu'il avait pourtant inventé, lorsqu'il était tout petit pour se sentir moins seul. Un frère imaginaire dont il avait donné le nom –toujours sans le savoir – au

³ R. Kaës (1999) Quelques reformulations métapsychologiques à partir de la pratique psychanalytique en situation de groupe. *Revue française de psychanalyse* (3/1999, p751-773)

⁴ P. Grimbert, *Un secret*, Grasset, 2004

chien en peluche qui avait appartenu au frère et que son père avait soigneusement caché au fond d'une malle, au grenier.

Puis une deuxième illustration des réflexions théoriques ci-dessus par le biais d'une vignette clinique, celle d'une patiente que j'ai surnommée Danaé. La problématique de cette femme m'a rendue plus attentive que d'habitude à la composante familiale et trans-générationnelle. Dans son histoire, le deuxième terme du mot « transmission », la « mission », prend me semble-t-il tout son relief.

J'ai reçu Danaé, il y a environ un an. J'ai tenté d'extraire, à partir de nos rencontres hebdomadaires en face à face, les principaux maillons associatifs, repérés, bien sûr, après coup.

D'une voix étouffée, un peu rauque, avec une économie de termes et d'affect, Danaé me décrit sa situation. Je dois préciser que des nodules sur ses cordes vocales donnent à son timbre une coloration très particulière. Elle a cinquante-deux ans, elle est en ménopause, elle a des difficultés de sommeil et elle se sent fatiguée dès le réveil. Elle est devenue obèse. Le travail qu'elle fait depuis trois ans l'épuise. Il y a environ deux ans, le médecin lui avait prescrit des antidépresseurs, mais elle avait quand même fait un burn-out et avait été mise en congé de maladie. Un événement familial l'avait aussi beaucoup préoccupée : sa fille avait fait une première fausse-couche puis ce qu'on a pensé être une grossesse ectopique mais les médecins n'arrivaient pas à localiser le fœtus alors que le taux d'hormones ne cessait d'augmenter. On lui avait administré de la chimiothérapie pour arrêter le processus.

Dans l'après-coup, ce combat de sa fille entre la vie de la grossesse et la mort par la chimiothérapie m'apparaîtra symboliser ce contre quoi Danaé luttait.

Dès son retour au bureau après son congé, tout recommence...Elle a peur de craquer à nouveau. Elle ne se reconnaît plus. Sa gynécologue lui a proposé d'en parler avec la psychologue de l'équipe. " Mais je n'ai pas l'habitude de parler de moi" ajoute-t-elle. Sa vie de femme qui a repris des études tout en élevant seule trois enfants et qu'elle aide à présent à élever les leurs lui paraît peu digne d'intérêt. Elle a du mal à dire, à se dire. Devant un silence volontaire et attentif, l'invitant à aller plus loin, elle me parlera d'abord beaucoup des autres et de leurs problèmes qu'elle prend sur ses épaules puis, de ses bobos physiques (arthrose, apnée du sommeil, obésité, fatigue, etc). Ce n'est que peu à peu qu'elle parlera sa vie.

Lors d'une séance, elle m'apporte une lettre de rupture, envoyée par son mari il y a presque trente ans et qu'elle n'a jamais pu se résoudre à jeter. Elle a l'intime conviction que c'était un homme malade mais elle voudrait que je la lise (en son absence) et que je lui donne mon avis. Je lui propose plutôt que nous la lisions ensemble et d'en parler. Après m'en avoir lu quelques passages en séance, la lettre est restée dans le tiroir de mon bureau pendant des mois, les mots échangés à son propos ont fini par la rendre caduque. Danaé se décidera lors d'une séance de la déchiqueter tout en me parlant (les écrits s'envolent, les paroles restent écrivait Jacques Prévert). Cette lettre a été pour moi le premier indice de quelque chose de l'ordre d'un deuil compliqué qui s'éternise.

Ce qui me paraissait aussi s'éterniser, c'était les longues séances franchement ennuyeuses où elle me parlait en détail de son travail qui drainait toute son énergie et l'épuisait. Elle devait, me disait-elle, à longueur de journées régler des dossiers d'accidents, décider des remboursements, accorder ou refuser des soins complémentaires, discuter au téléphone pour justifier ses décisions. Elle se voyait écrasée par une tâche jamais terminée, toujours à recommencer. " Je me sens comme Sisyphé qui remonte sans cesse sa grosse pierre et elle dégringole aussitôt " me dit-elle. Touchée alors par cette référence mythologique, l'image des

Danaïdes, punies d'avoir tué leurs époux et condamnées à remplir sans fin un tonneau percé, me vint en écho, mais je le réalisai après coup, mélangée au mythe de Pandore puisque je me suis dit «Au moins il y a de l'espoir tout au fond, au fond.» Rappelons-nous que Pandore, curieuse, avait soulevé le couvercle d'une jarre qu'elle devait garder fermée, et en laissa échapper tous les maux qui se répandirent sur la terre. Seule l'espérance demeura au fond du récipient. Espoir contre - transférentiel défensif sans doute de ma part face au désespoir que Danaé n'a pas tardé à mettre en mots - mais toujours dans le contexte de son travail face aux plaintes de ses clients et à l'empilement des dossiers. “ Pour moi, dit-elle, ce ne sont pas seulement des dossiers anonymes, ce sont des gens qui crient, qui souffrent, qui me demandent de l'aide et je me sens impuissante et désespérée comme eux. J'ai peur de devenir folle.” De retour chez elle après le bureau, elle continue d'y penser, de se reprocher de ne pas être assez efficace, de ne pas arriver à bien s'occuper d'eux et elle mange, mange, mange sans arrêt.

Un lapsus nous surprendra toutes les deux “ Je suis grosse de mon père” et nous poussera à remonter le courant des générations dans une tentative d'historisation.

Elle dit s'être toujours occupée de tout le monde depuis l'âge de dix ans. Lorsque son père, bûcheron dans la trentaine, incapable de faire vivre sa famille, s'est tiré une balle dans la tête, il laisse la mère, démunie, déprimée, avec neuf enfants à charge (un dixième enfant, illégitime celui-là, scandaleux dans le Québec catholique des années cinquante, naîtra lorsque Danaé aura quatorze ans). La mère est hospitalisée à plusieurs reprises. Alors que Danaé est la troisième enfant, la deuxième fille, elle assume le rôle d'aînée auprès des six plus jeunes frères et sœurs. Elle décrit sobrement, sans pathos, le manque d'argent, les humiliations de la misère, le refus obstiné de sa mère de placer ses enfants comme de bonnes âmes le lui conseillent mais passe sous silence ce qu'elle-même a pu ressentir. Son discours est très

descriptif et a quelque chose de très retenu, de presque discordant quant à ce qu'elle décrit de la situation familiale. Quand je me demande à voix haute ce que cette petite fille là pouvait vivre, elle pleure silencieusement.

À l'adolescence, lorsqu'elle s'absentait chez son petit copain, essayant de vivre quelques heures d'insouciance, les petits frères et sœurs inquiets par les larmes de la mère l'appelaient à la rescousse.

Petite, elle se sentait proche de son père. Les deux aînés lui reprochaient d'ailleurs d'être sa préférée. C'est à elle qu'il a dit, la veille de se tuer, "Vous seriez mieux sans moi, je n'arrive pas à m'occuper de vous comme il faut". C'est elle qui a été engrossée par ce désespoir.

Elle reviendra à plusieurs reprises sur la scène traumatique de l'annonce du décès, comme un arrêt sur image. Elle est avec sa mère lorsque l'oncle paternel annonce qu'on a retrouvé le père. La mère demande s'il est blessé et se bute aux yeux baissés et au silence lourd de sens de son beau-frère. Elle demande alors s'il est mort. À nouveau, silence et yeux baissés seront l'unique réponse. La petite Danaé s'enfuit en hurlant Non. Elle me dit avoir pensé "On ne parlera plus jamais de mon père".

Elle me dit aussi avoir longtemps nié cette perte brutale. Elle s'était créé une sorte de roman qui la réconfortait "Mon père est aux Etats-Unis, il travaille fort, il reviendra avec beaucoup d'argent pour la famille. Nous ne manquerons de rien", Mais elle ressentait par moments une sensation d'irréalité qui l'avait poussée à demander une fois à sa mère "Il est bien mort papa? Il s'est tué?" et s'être senti très honteuse de ne pas avoir pu l'empêcher de le faire.

Freud⁵ décrit le clivage du moi et ses deux courants, l'acceptation de la réalité extérieure et son déni : il rapporte le cas de deux jeunes gens présentant chacun un déni de la mort du père. Pourtant remarque-t-il, aucun ne développa de psychose.

⁵ S.Freud Fétichisme, Œuvres complètes.Psychanalyse, PUFXVIII, p123-132

« Il apparut que les deux jeunes gens avaient “scotomisé” la mort de leur père tout comme les fétichistes la castration de la femme. Il n’y avait qu’un courant de leur vie psychique qui ne reconnaissait pas cette mort; un autre courant en tenait parfaitement compte; les deux attitudes, celle fondée sur le désir et celle fondée sur la réalité coexistaient. »

Danaé dit n’avoir vraiment conscientisé et accepté le décès de son père qu’à l’âge de 28 ans, alors qu’elle se débattait pour survivre avec ses trois enfants suite à la séparation d’avec son mari. Un deuil déterrante ou au contraire ensevelissant l’autre?

Le confinement de Danaé dans une attitude de refus prolongé et persistant confirmait pour moi l’hypothèse de deuil pathologique. Nous n’allions pas tarder à découvrir qu’au cours des générations d’autres deuils aussi difficiles avaient très probablement été laissés en friche.

Lors d’une séance, suite à son “J’ai peur de devenir folle”, je demande s’il y a des “fous” dans sa famille. Elle s’esclaffe “Non, ils se tuent avant de le devenir!”. Elle m’apprend alors que l’arrière grand-père paternel de son père s’est suicidé, lui aussi, par noyade, quand son fils avait une dizaine d’années ... Un drame qui sautait à cloche pied, une patate chaude qui se lançait par-dessus les générations, en épargnant une sur deux, des deuils non élaborés sur au moins trois générations et qui réclamaient leur dû en livres de chair.

L’arrière-grand-mère paternelle du père de Danaé avait été obligée de placer sa progéniture dans différentes institutions religieuses. Une consigne de silence avait lourdement pesé sur les enfants, il ne fallait surtout pas dire comment leur père était mort. «Silence qui vide l’esprit et comble le cerveau d’accablement» écrit Julia Kristeva dans son livre “ Étrangers à nous-

mêmes ”⁶ empreinte pathogène que laisse l’histoire parentale et familiale non élaborée dans le psychisme de l’enfant.

Deux génération plus tard, la mère du père de Danaé, se voit laissée par son mari, voyageur de commerce, avec une dizaine d’enfants. On tait ce malheur en disant qu’il est loin, qu’il reviendra un jour. Un grand oncle de son mari lui dira « Ne place pas tes petits, ne leur fait pas vivre ce que nous avons vécu », la laissant écrasée par cette injonction qu’elle n’enfreindra pas. C’est le prénom de cette grand-mère paternelle que porte Danaé. Le mandat, la mission de s’occuper des plus jeunes lui est donc doublement transmise et du côté maternel et du côté paternel. Danaé tentera d’y échapper en se mariant à 18 ans “pour n’avoir à s’occuper que d’une seule personne et pas de dix”

J’aimerais préciser que la confusion ressentie face à ces liens généalogiques emberlificotés, est exactement la même que Danaé et moi avons eu à démêler face à son histoire familiale.

Au fil des séances, dans ce patient travail de fourmi d’appropriation de son histoire, Danaé n’en finit plus de remonter des événements pénibles du fond de son tonneau familial. Du côté maternel, des événements incestueux se répètent à travers deux générations. Le frère aîné de Danaé agresse ses sœurs à l’adolescence par des débordements libidineux. Lorsqu’elle s’en plaint, à l’époque, à sa mère, celle-ci bouleversée lui confiera que son propre frère (l’oncle de Danaé) l’a violée ainsi que deux de ces sœurs. Danaé se souvient que son frère à elle, a été envoyé en consultation chez un psychiatre. Actuellement, quand elle essaye d’en parler à nouveau avec sa sœur, aucune des deux n’est capable de se représenter clairement ce qui s’est passé. Quand à leur mère, âgée maintenant de 75 ans, elle semble avoir recouvert cet événement d’un voile d’“oubli”.

⁶ J.Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Folio, 1988

Cette répétition de drames familiaux angoisse Danaé (à juste titre). Elle a deux fils qui sont dans la trentaine, des petits-enfants, et elle se débat pour essayer de comprendre ce qu'elle a vécu, départager ce qui revient aux autres, pouvoir en parler en famille et penser qu'un autre drame pourrait être évité. Son fils aîné, père de trois petites, se démène comme un diable dans l'eau bénite pour aller chercher les enfants à la garderie et à l'école, préparer le souper, les coucher après leur avoir donné le bain, alors que sa bru ne semble pas très préoccupée par la matérialité du quotidien. Danaé se demande non sans humour, si c'est d'elle qu'il a hérité ce rôle de "sauveur". Elle exprime l'urgence d'interrompre cette transmission "maudite".

Lorsque sa mère garde parfois les petits-enfants de ses filles et se plaint, encore et toujours, d'être déprimée, Danaé martèle « Ah non, ça ne va pas recommencer, tu ne vas pas faire vivre à tes arrières petites-filles ce que tu nous a fait vivre à nous »

Ce soupçon de révolte envers sa mère m'a paru de bon aloi, car, jusque-là, Danaé n'avait, laissé percer aucune trace de rancœur ou d'agressivité (sauf peut-être contre les religieuses de son école et contre le bon Dieu dont elle doutait beaucoup de la bonté.) Elle se décrivait comme une enfant soumise, une adolescente conforme, une jeune mère dévouée et une employée modèle.

Elle se souviendra cependant d'avoir fait d'horribles cauchemars : ses deux plus jeunes sœurs tuaient des gens, mais c'était elle, l'aînée, qui devait cacher les têtes pour ne pas qu'elles se fassent attraper. Prudemment je formule à voix haute "Ce n'est pas drôle pour une aînée de devoir assumer les bêtises des plus jeunes" Comme soulagée par ce qui a pu lui paraître comme un semblant d'autorisation à se rebiffer, les associations les plus folles déboulent : arracher la tête à quelqu'un, perdre la tête, se faire couper la tête, se mettre martel en tête, tête de cochon...

Quelques mois après le début de nos rencontres, Danaé se déprime et se fait mettre à nouveau en congé maladie. Je suis frappée par le fait qu'une fois de plus une grossesse est dans l'air (façon de parler!). Sa fille est à nouveau enceinte et cette fois la grossesse se déroule sans difficulté. Cet événement nous permettra d'explorer ce signifiant lourd de sens pour elle.

Le désir altruiste de la petite de soulager cette mère, constamment enceinte, couplé à l'espoir égoïste de pouvoir enfin l'avoir un peu, juste pour elle; le souhait de se rendre indispensable auprès de sa mère, couplé à celui de la supplanter dans l'affection des plus jeunes pour se venger peut-être de n'avoir pu le faire dans le cœur de son père; les désirs incestueux de cette petite préadolescente, " faire un bébé avec papa ", balayés par la mort de ce dernier, les identifications aux femmes de sa famille, aussi bien du côté maternel que paternel, commencent à être mis en mots goutte-à-goutte.

Alors que dans ses emplois précédents Danaé fonctionnait bien, ce nouveau poste la confronte à l'échec de cette mission familiale intergénérationnelle dont elle se sent plus ou moins consciemment investie « S'occuper des autres » et l'impuissance et la culpabilité la submergent. Alors aussi que les grossesses de ses brus ne semblent pas l'avoir bouleversée, celles de sa fille lui sont problématiques. On peut supposer que c'est non seulement la préadolescente qui est fantasmatiquement sollicitée, mais aussi la toute petite fille qui, à chaque grossesse de sa mère, la perdait un peu. La situation infantile d'impuissance et de détresse est réactivée. Les excitations extérieures et intérieures dépassent les capacités de contention et de métabolisation du pare - excitation de son appareil psychique et rompent sa barrière de protection.

La conjonction de ces deux éléments semble déclencher à deux reprises une dépression. D'une part un nouvel emploi très stressant de par ce qu'il réveille en elle de souvenirs

pénibles, de culpabilités inconscientes et de sentiments d'impuissance. D'autre part la présence d'une grossesse chez une personne significative de son entourage immédiat qui semble provoquer chez elle une sorte de sidération désorganisatrice.

Une des difficultés que j'ai rencontrées dans mon travail avec Danaé a été le fait qu'à partir du moment où j'ai commencé à penser au sujet de cette présentation, mon écoute a été moins neutre, moins flottante. Je réalisai en préparant ce papier que la curieuse Pandore de mon association n'était autre que moi-même. Je me surprénais en effet, à certains moments, à espérer des informations généalogiques supplémentaires, à me retenir de poser des questions trop orientées en fonction de mes intérêts propres et je craignais de faire intrusion dans son psychisme avec mes préoccupations théoriques. Le risque en était de rendre ses associations moins libres et de l'utiliser à mon profit comme elle s'était peut-être laissé utiliser par la famille autrefois. J'ai l'impression que Danaé s'est défendue contre ça en "oubliant" une fois son rendez-vous. Dans la relation transféro-contretransférentielle, en donnant la priorité à mes pensées, je devenais la mère, grosse de ses attentes, non disponible pour elle et elle, l'enfant "exploitée" par l'adulte.

D'autre part ma curiosité venait peut-être faire le contrepois à l'interdiction d'autrefois de chercher à comprendre. Le silence de l'espace thérapeutique fait d'écoute et d'invite à se dire agissait peut-être aussi comme contre-poison au silence mortifère autour des drames familiaux et à l'injonction de n'en rien dire.

Au fil des séances et des lectures que je faisais en parallèle pour me préparer à ce colloque, je me suis demandé comment Danaé avait été désirée, investie, rêvée, parlée par le groupe familial auquel elle appartenait dès avant sa naissance. Quelle place lui a-t-on assignée dans son enfance et encore maintenant, dans la fantasmagorie de son groupe familial d'origine et par qui? Quelle fonction phorique, selon le sens que lui donne René Kaës, occupait-elle

autrefois et occupe-t-elle peut-être encore aujourd'hui? Porte-parole? Elle qui a décidé de braver les interdits de plusieurs générations et de ne plus se taire. Elle se retrouve aussi, dans son travail, porte-parole de ses dossiers d'accidentés de la vie. Porte-idéal? Celui des femmes fortes de la famille menant leur barque lourdement lestée par les enfants. Porte-symptôme? Celui des dépressions qui leur font mettre régulièrement, mais pour quelque temps seulement, genou à terre. Porte-histoire? Elle qui essaie dans l'espace individuel de nos rencontres de donner un sens au déroulement dans le temps de tous ces drames familiaux. Porte-illusion? Celle du vœu mégalomane de tout réparer, de réussir là où l'autre a échoué.

Et moi ne devenais-je pas dans la relation transféro-contretransférentielle le porte-silence qui lui permettait à elle de pouvoir prendre la parole?

De quelles nécessités internes mais aussi de quels étayages, incorporations, identifications, refoulements a-t-elle hérité ses repères identificatoires, ses idéaux, ses mécanismes de défense?

Dans la culture familiale de Danaé, sur plusieurs générations, les hommes n'arrivent pas à s'occuper comme il faut de leur famille et ils se tuent avant de devenir fous. Les femmes sont fortes la plupart du temps; elles s'occupent bien de leurs enfants, mais dépriment de temps en temps (comme pour pouvoir reprendre leur souffle?) Et les enfants? Coupables du malheur des uns et des autres, essayant de passer le plus inaperçus possible, d'avoir le moins de désirs propres possibles, investis de la titanesque tâche de soutenir le parent restant? Les différentes injonctions et interdictions familiales contradictoires "Fais /Ne fais pas comme ...", "Sois / Ne sois pas comme ...", les fantasmes familiaux, réalité psychique partagée mais flottante, fonctionnent à certains moments comme des paradoxes paralysants et mortifères.

Qu'est ce qui se transmet ? Une faute, une culpabilité – le suicide ? Une injonction, un refoulement, une interdiction ? Se taire et oublier l'infamie de la mort ? Une mission : assurer

la permanence de l'autoconservation familiale au prix du sacrifice de la sienne ? S'occuper des autres, est-ce un déplacement économique sur le plan libidinal ? Donner à défaut d'avoir reçu ? Une réparation de ce père qui n'a pas su s'occuper de sa famille et qu'elle a probablement du haïr inconsciemment ? De cette mère qui, par moment, n'y arrivait pas plus ?

Mais comment aider les autres lorsque l'enfant qu'on a été n'a pas pu vivre son statut d'enfant ?

Comme on peut le constater, les questions sont bien plus nombreuses que les certitudes, si tant est qu'on puisse avoir des certitudes dans notre domaine.

Aujourd'hui encore, comme pour justifier son attachement à sa mère, à ses frères et sœurs elle dira "Dans la difficulté, on se serre les coudes". Elle est interloquée quand je souligne interrogativement "Et pas dans la joie ? "

Il ne s'agit pas dans ce travail qui se poursuit avec Danaé d'établir un arbre généalogique fût-il psychique, ni de chercher dans des facteurs externes familiaux, la cause de sa dépression, encore moins d'intenter un procès aux générations précédentes en n'assumant pas la responsabilité de sa propre vie. Il s'agit surtout de tenter d'amorcer un processus qui lui permette en réélaborant des souvenirs, en mettant en mots des affects longtemps réprimés, de s'approprier d'une part, une identité unique et distincte, des désirs personnels (« devenir soi-même ») et d'autre part, de se doter d'une place de maillon à la fois dans le groupe familial et dans la chaîne des générations.

